



SOPHIE CARATINI  
**LES NON-DITS  
DE L'ANTHROPOLOGIE**

SUIVI DE  
DIALOGUE AVEC MAURICE GODELIER



*éditions*  
THIERRY MARCHAISSE

SOPHIE CARATINI

**LES NON-DITS  
DE L'ANTHROPOLOGIE**

SUIVI DE

**DIALOGUE AVEC MAURICE GODELIER**



*éditions*

THIERRY MARCHAISSE

© 2012 Éditions Thierry Marchaisse

Deuxième édition remaniée, actualisée et augmentée; préface et *Dialogue* inédits  
(première édition PUF 2004)

Conception visuelle : Denis Couchaux

Mise en page intérieure : Anne Fragonard-Le Guen

© Allison Peters Jablonko pour les trois photos de Baruya, prises en 1969

En couverture : *Bocca della Verità* (Rome)

En quatrième de couverture, lettre de Claude Lévi-Strauss à Sophie Caratini (3 juin 2004),  
avec l'autorisation de l'auteur et de ses ayants droit.

Éditions Thierry Marchaisse

221 rue Diderot, 94300 Vincennes

[www.editions-marchaisse.fr](http://www.editions-marchaisse.fr)

COLLECTION « LES NON-DITS »

Une pratique, une discipline, une science affectent profondément les individus qui s'y consacrent. Mais une telle empreinte n'a-t-elle de valeur que subjective, se pourrait-il qu'elle éclaire en retour les objets, les concepts et les méthodes en jeu ?

C'est le pari de cette collection, qui prend comme fil conducteur les méandres de parcours chaque fois singuliers. On en attend une forme d'intelligibilité qui passe par les coulisses d'un domaine – ses non-dits – pour mieux nous y introduire.



## PRÉFACE

L'hiver 1999, sur le terrain africain, je fus victime de ce que je nommerais volontiers un « accident psychique ». Par un mécanisme que je ne m'explique pas, mais que les psychanalystes associent au transfert, j'avais absorbé les effets d'une violence faite à un autre, comme le chamane prend sur lui le mal qui habite son patient et le combat toute la nuit pour pouvoir, à l'aube, l'en délivrer.

Cet événement ne me concernait pas, je n'en avais même pas été témoin, mais il a provoqué en moi une souffrance aussi aiguë qu'incompréhensible.

Pendant toute la durée de mon séjour, je fus envahie par un discours intérieur que je ne pouvais pas maîtriser et qui s'imposait particulièrement à ma conscience aux moments de l'appel à la prière avec des accents de « révélation ». Et de fait, il m'a semblé que tout un pan de la connaissance me devenait accessible. J'avais toujours évité, dans mes investigations anthropologiques, d'aborder les domaines de la croyance et de la religion, même si j'avais relevé le rôle des mythes dans les constructions identitaires et politiques. Il me semblait que pour pouvoir en débattre, il fallait avoir vécu quelque chose dans ce domaine, que je ne pouvais pas me contenter d'être le témoin des croyances des autres

et de recueillir leurs discours. Mais mon éducation, résolument athée, m'avait tenue très éloignée de toute forme d'expérience spirituelle.

Or voilà que tout à coup, le carcan intellectuel étroitement rationaliste dans lequel j'étais toujours restée enfermée avait sauté. Je n'étais pas pour autant tombée dans une « foi » quelconque, c'est le principe de la croyance qui s'en trouvait éclairé : une expérience inespérée pour un anthropologue ! Au-delà de l'état de douleur dans lequel j'étais plongée, ce que mes voix intérieures me disaient me fascinait, j'en comprenais à la fois le caractère inquiétant et l'incroyable opportunité de savoir. Alors, tandis que l'Autre en moi parlait sans que je puisse l'arrêter, l'anthropologue que j'étais aussi prenait des notes.

J'habitais chez des amies mi-peules, mi-lébous, avec lesquelles j'entretenais des liens étroits depuis de longues années, ce qui nous permettait, à moi d'avouer ma détresse personnelle, et à elles de tenter d'y remédier. Il y avait dans la maison une jeune femme de la famille qui attendait son premier enfant. Très éprise de son époux, elle exultait du bonheur d'être enceinte en même temps qu'elle concevait avec une immense terreur l'idée qu'on lui jette un sort, que des envieux, des jaloux, et surtout sa propre belle-mère, experte en « maraboutage » et qu'elle ressentait hostile, fassent « quelque chose » pour nuire au bon déroulement de sa grossesse. Spontanément, nous avons rapproché nos désarrois et toutes m'ont encouragée à la suivre dans ses déplacements, afin de rencontrer, moi aussi, les multiples sortes de tradipraticiens qu'elle consultait assidûment, cherchant à chaque fois à en trouver un autre, puis un autre, et encore un autre... dans les diverses cultures présentes dans son pays.

Tout en menant tant bien que mal quelques entretiens relatifs à l'enquête qui justifiait ma présence au Sénégal, j'ai donc passé la majeure partie du temps de ma mission à courir d'un tradipraticien à l'autre, à Dakar comme en brousse, en quête de secours et

non pour étudier les techniques thérapeutiques locales. À force d'imiter ma jeune amie dans l'usage des formules magiques, des rites de purification, par fumigations ou bains de décoctions de plantes, dans la récitation de la prière, la pratique de l'aumône préventive et surtout l'écoute des mots qui étaient mis sur mon malaise, je finis par ressentir une sorte de soulagement. Je suis rentrée en France apaisée, riche d'une nouvelle compréhension des croyances, des religions, de leurs rapports avec la structure du réel, et du rôle du symbolique et de l'imaginaire dans l'équilibre ou le déséquilibre du corps comme de l'esprit. De son côté, ma compagne n'eut pas le même bonheur : elle perdit son enfant peu de temps après mon départ, et n'a jamais pu connaître les joies de la maternité.

Ma guérison se révéla fragile : au bout de quelques semaines, les troubles réapparurent, me contraignant à me tourner cette fois vers les médecines de l'âme telles qu'elles s'exercent dans ma culture. Je me souviens être entrée dans le bureau de la psychiatre-psychanalyste qui allait être ma thérapeute avec ces mots : « j'ai l'inconscient qui parle tout seul ».

Deux ans plus tard, lorsque au cours de la cure elle jugea que j'étais enfin hors de danger, elle m'apprit que j'avais souffert d'une « fissuration du moi ». Elle me dit aussi que j'avais eu beaucoup de chance d'avoir été en Afrique lors de mon « accident psychique », car j'avais trouvé là-bas une possibilité de rationaliser ce qui m'arrivait, peu important par ailleurs la forme de cette rationalité. Et il est vrai que mes amies, comme les tradipraticiens que j'avais consultés, n'avaient rien trouvé de déraisonnable ni d'irrationnel dans les manifestations dont j'étais le théâtre. Ils y avaient vu au contraire les signes d'une sorte de grâce d'ordre divin ou de don de voyance. Le chef de la confrérie Layène de Yoff, que j'étais allée rencontrer pour débattre avec lui du contenu de mes « révélations » et de leurs rapports avec



les livres saints, m'avait même identifiée comme *sukhna*, ce qui signifie « sainte ». En d'autres termes, l'Afrique m'avait sauvée de l'hôpital psychiatrique.

Durant toute la durée de ma cure psychanalytique, j'ai examiné les conséquences affectives et cognitives de cet accident psychique selon deux points de vue : celui éminemment rapproché de la « séance », et celui plus distancié de l'anthropologue habituée à osciller entre l'implication dans les relations humaines vécues sur le terrain et le détachement indispensable à l'élaboration scientifique. En d'autres termes, j'ai fait de cette expérience une matière, un nouvel objet d'étude anthropologique. Mais que dire et surtout que penser des résultats de cette autre « recherche » ?

En 2003, mon équilibre enfin rétabli, je sollicitai une entrevue avec Claude Lévi-Strauss pour l'entretenir des réflexions que j'avais développées en contrepoint du travail analytique, car j'avais finalement réalisé avec étonnement que l'essentiel de ces « révélations » m'avaient systématiquement conduite à tourner autour des grands domaines de l'anthropologie que lui-même avait investis : la question des structures, la parenté et les mythes. Il m'écouta avec attention et, sans répondre directement à l'interrogation que ma relation contenait, me répondit simplement, mais avec fermeté : « il faut écrire ! »

Écrire, oui, mais écrire quoi ? Comment articuler, sur une quête de sens très personnelle, un propos de portée générale ? Et surtout comment légitimer le passage ? Je ne savais trop quelle suite donner à cette injonction d'écriture, quand, quelques mois plus tard, Thierry Marchaisse m'invita à rédiger, pour la collection « Libelles » que François Jullien venait de fonder aux PUF, une sorte de pamphlet sur l'anthropologie qui bouscule les idées convenues. Telle fut l'ultime coïncidence qui m'a finalement plongée dans l'écriture de cet *essai* d'épistémologie teinté

d'autobiographie, dont l'expérience traumatique est à la fois le pré-texte et l'objet implicite<sup>1</sup>.

À la question de l'anthropologie, j'ai substitué celle de l'anthropologue. Plutôt que de revenir sur l'histoire de la discipline, ses hommes et leurs œuvres, j'ai centré ma réflexion sur « le terrain » tel qu'il est pratiqué en anthropologie, en interrogeant dans le même temps ce qui précède et ce qui suit ce moment fondateur. Il est en effet convenu de considérer cette méthode, qui fait à la fois la force et la faiblesse de la discipline, comme un mode contestable d'approche des phénomènes car lourdement entaché de subjectivité. Cette « insuffisance » au regard de l'idéal scientifique a longtemps justifié que les anthropologues maintiennent dans l'ombre cette part de leur travail, même s'il y a eu de prestigieuses exceptions. Pourtant, au-delà des aventures individuelles, il est heureusement possible de déceler des constantes, et c'est à ces constantes que j'ai voulu m'attacher, cherchant à les débusquer aux détours de ma propre pratique ; la seule qui me soit accessible sans restriction aucune, et pour cause.

L'écriture est un moment de mise en ordre de la pensée qui s'apparente à une sorte de course vers l'inconnu, même lorsqu'elle s'élabore dans la phase ultime d'une longue maturation. C'est donc au fil de la plume que m'est apparue dans toute son ampleur l'importance du traumatisme comme mécanisme de construction du savoir. Et que j'ai réalisé, plus précisément, comment la combinaison de divers traumatismes – y compris celui du terrain – participe de l'originalité de l'approche anthropologique, et même de sa valeur en tant que tentative d'appréhension puis de compréhension des réalités humaines.

---

<sup>1</sup> Une première version est parue aux PUF en 2004. Cette nouvelle édition a été remaniée, actualisée et augmentée. La présente préface et le *Dialogue avec Maurice Godelier* sont inédits.

J'entends ici par « traumatisme » le façonnement de l'être, le cisèlement de la conscience, tout ce qui, somme toute, participe de l'apprentissage. Il s'agit en effet d'examiner ce « trou » advenu dans le discours du sujet, dont il est aussi question lorsqu'on parle de « subjectivité », comme une procédure cognitive féconde et non seulement comme une cassure, un manque ou une faiblesse. Cet ouvrage est donc un pamphlet paradoxal en faveur de l'anthropologie qui met en évidence la valeur heuristique du traumatisme du terrain.

Si le propos est de montrer la singularité de la recherche anthropologique et de mettre en valeur les atouts de cette « science de l'homme », si fragiles soient-ils, il est important de rappeler que le contexte dans lequel elle s'exerce actuellement est bien différent de celui que ses fondateurs ont connu. Le fait même que de plus en plus de chercheurs intègrent la posture réflexive dans leur approche peut d'ailleurs être lu comme un indice des transformations en cours.

## INTRODUCTION

L'anthropologie peut-elle échapper au  
conflit de l'esthétique et de la guérilla ?

Jean DUVIGNAUD, *Le langage perdu*

Aujourd'hui, la plupart des sociétés étudiées par les anthropologues ont produit une ou plusieurs générations d'intellectuels susceptibles de lire et de commenter ceux qui étaient venus les observer, ou observer leurs parents et grands-parents. Car les descendants des « sauvages » d'hier s'intéressent grandement aux livres qui les décrivent. Certains assistent aux soutenances de thèse, siègent dans les jurys ou mieux encore dirigent des travaux de recherche ; et ils ne ménagent pas leurs critiques. Il arrive aussi qu'ils se réapproprient des traditions oubliées dont ils ont trouvé trace dans les ouvrages des premiers ethnographes, qu'ils les diffusent au village, et que lorsqu'un nouvel ethnologue arrive, on lui répète l'histoire qu'il prend à son tour pour argent comptant, d'autant que personne ne sait plus si elle a existé ou non, si elle a été inventée, quand et par qui<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Phénomène souvent évoqué par les anthropologues et qu'il m'a été permis de constater personnellement en Mauritanie et au Sénégal.

En même temps, toute publication sur telle ou telle population se voit dotée d'un enjeu politique local qui peut être national ou même international, et dont l'importance augmente encore dans les situations de conflit. La diffusion des médias jusque dans les régions les plus reculées de la planète, accrue par les nouvelles technologies de la communication, fait que ce « livre » que le chercheur dit vouloir écrire lorsqu'il se présente aux autorités locales d'abord, puis aux notables du groupe qu'il est venu étudier, n'est plus quelque chose d'incompréhensible ni de négligeable : selon les cas, la liberté d'accès au terrain en sera subtilement favorisée ou empêchée. Il est aussi des situations où le groupe concerné est hautement preneur de publicité (parfois même de publicité mensongère), contrairement aux représentants du pouvoir, ou inversement. L'enquêteur se trouve pris au cœur d'une bataille dont il devient – à travers son projet d'écriture – l'un des atouts ou des handicaps potentiels. Ce qu'on va lui dire et ne pas lui dire, ce qu'on va lui laisser voir et ce qu'on va lui cacher, l'instrumentalisation dont il pourra être ultérieurement l'objet ou même l'otage relèvent alors de rivalités ou de conflits qu'il lui faut déchiffrer : l'enjeu de l'écriture dépasse – et de loin – les objectifs déclarés de la science.

Pour toutes ces raisons, les anthropologues s'interrogent aujourd'hui plus que jamais sur eux-mêmes et sur leurs méthodes, d'autant que dans le même temps ils sont appelés à lutter au sein du champ scientifique pour maintenir une discipline dont l'existence paraît régulièrement menacée par la diminution drastique des postes et des crédits. Déjà, dans les années 1980, la crise des systèmes de pensée (positivisme, fonctionnalisme, structuralisme, marxisme, culturalisme, etc.) avait déstabilisé l'ensemble des sciences humaines et provoqué un temps d'arrêt, un moment épistémologique obligé. Tout en réaffirmant l'importance du terrain comme indispensables prémices à la construction de leurs savoirs, les chercheurs avaient commencé à se tourner vers de nouveaux

pages non consultables

© 2011 Les Editions Thierry Marchaisse. Tous droits réservés.

**DIALOGUE AVEC  
MAURICE GODELIER**





MAURICE GODELIER – Qu'est-ce que tu voulais démontrer en écrivant ce livre ?

SOPHIE CARATINI – J'étais – et suis toujours – agacée par l'attitude défensive que la plupart des anthropologues opposent aux critiques régulièrement adressées à notre discipline. Déjà, pendant la colonisation et plus encore au moment de l'indépendance des pays colonisés, on la disait suspecte, les anthropologues étant accusés d'être des collaborateurs. Puis le postmodernisme, sous prétexte de déconstruction, a entrepris son œuvre de démolition, sans que personne n'ose trop réagir. Alors j'ai décidé de prendre le contre-pied de cette posture de repli. J'ai voulu éclairer la part de subjectivité inhérente à l'expérience anthropologique, non pas pour m'en affliger, mais pour montrer que c'est justement elle qui fait toute la richesse de notre discipline. Assumer ce qu'on a du mal à avouer, plutôt que d'esquiver la question, c'était mon idée de départ. Après, l'écriture m'a emmenée là où elle voulait m'emmener. En général, quand je commence à écrire, je sais d'où je pars mais pas où je vais.

MG – Tu soutiens que toute écriture naît d'un traumatisme personnel, d'une sorte de faille vécue ou sentie, mais ton livre est très construit quand même : l'enseignement, le discours, la méthode, etc.

SC – C'est vrai, mais je n'ai rien *pré-organisé*.

MG – Le traumatisme n'est pas une nécessité pour tous, tu généralises peut-être excessivement, là. La question qui nous est posée, à nous anthropologues, est celle de l'altérité, des autres façons d'exister, de penser et d'agir. Peut-on connaître l'altérité? Oui. Pour moi, c'est très important de partir de ce postulat, car si l'altérité des autres était inaccessible, l'anthropologie serait tout simplement impossible; comme d'ailleurs l'histoire et la sociologie. Une fois admis que l'altérité des autres est connaissable, il faut voir dans quelles conditions nous travaillons. Notre métier est assez particulier, nous ne sommes pas dans l'objectivisme scientifique classique. Nous partons du principe que l'altérité de l'autre est toujours relative : ce que les hommes ont inventé pour se fabriquer comme hommes, d'autres hommes peuvent le comprendre sans forcément épouser leurs femmes, reprendre leurs modes de vie à leur compte, pour eux-mêmes. La participation est un leurre, du moins pour une grande part, car participer à quoi, comment, jusqu'où? Voilà la triple question à laquelle il nous faut répondre.

SC – Quand on lit ton œuvre, on voit bien que tu cherches des clés, le mot « clé » y revient souvent.

MG – Je cherche... je ne dirai pas des clés, mais je comprends ce que tu veux dire. Ce qui m'intéresse, c'est la logique des autres. Ils suivent une logique pour penser et pour agir. Je cherche à découvrir cette logique, qui donne sens ensuite à leurs mariages, à leurs assassinats, à tout ce qu'ils font. Je demande toujours aux gens pourquoi ils font ça. Par exemple, dans les rapports de parenté, je sais qu'il y a une structure. Le plus souvent les gens ne peuvent pas l'exprimer abstraitement, mais ils la vivent.

SC – Qu'est-ce que les Baruya ont compris de tes objectifs, comment ont-ils réagi à ta présence?

MG – Au début ils m'ont posé des questions : pourquoi es-tu là? etc. Je leur ai donné une réponse qui n'était peut-être pas

intelligente, mais qui m'a servi. J'étais parti avec un sac à dos et une cantine, et dans cette cantine, j'avais quelques livres. Je les ai sortis et je leur ai dit : « Voilà, une partie de la force des Blancs se trouve là, dans les livres. » Ils ne savaient pas lire, mais ils avaient vu la bible du pasteur et le registre de l'officier qui emmenait les gens travailler dans les plantations. Je leur ai dit : « Je vais écrire un livre sur vous, avec vous. » Ils ont compris que j'allais leur donner une force, ou partager une force.

SC – Ils ont cru qu'ils allaient acquérir quelque chose ?

MG – Il y avait dans les parages un village où habitait un autre Blanc, un missionnaire allemand. Les Baruya avaient donc pu se rendre compte qu'avoir son Blanc à soi n'est pas sans avantages. Ils étaient intéressés : tu as des cigarettes, tu as des couvertures, tu as des médicaments, cela peut leur servir. Ils m'ont souvent manipulé, mais je le savais. En plus, j'étais perçu comme un bon Blanc, semble-t-il, je m'intéressais à eux, je faisais des efforts, et surtout je ne leur imposais rien.

Après, quand ils m'ont vu vivre, ils m'ont demandé : « Mais pourquoi tu ne vas jamais voir le pasteur, tu n'es pas comme lui ? » J'ai dit non. « Alors qu'est-ce qu'on fait dans ta famille ? » J'ai répondu : « Dans mon clan, on ne s'occupe que des ancêtres, pas des dieux. » Ça les a satisfaits : j'étais bizarre parce que je n'allais pas voir les dieux, mais je n'étais pas anormal puisqu'il y avait les ancêtres. Ils pouvaient me classer quelque part. Moi, je les classe, et eux aussi, c'est réciproque. Il faut comprendre où ils te placent.

Ils m'ont même testé sur le cannibalisme. J'avais eu la chance de pouvoir m'entretenir avec un cannibale, si l'on peut dire, un vieil aveugle qui avait appris qu'un Blanc habitait là. Il voulait parler avec moi, me toucher. J'en ai profité pour l'interroger. Je croyais, d'après mes lectures, que manger le corps d'un guerrier ennemi, c'était absorber sa force, lui interdire de se transformer en ancêtre. En fait, Etche Angé – c'était son nom – m'apprit que

les Baruya mangeaient aussi bien les hommes que les femmes, et même les enfants. Quand il est parti, mes amis m'ont demandé si je pourrais en manger. J'ai répondu : « Il y a une chose que je ne pourrais pas manger comme vous, c'est un bébé, un petit ou une petite. Mais je pourrais peut-être manger un guerrier ennemi, un morceau de guerrier. » Le vieux m'avait dit que la chair des bébés, c'est délicieux...

SC – Pourquoi choisir d'aller en Nouvelle-Guinée?

MG – Je n'ai pas choisi la Nouvelle-Guinée, je n'y pensais même pas. Je voulais aller en Bolivie, j'avais tout préparé avec mon ami Alfred Métraux<sup>1</sup>, je devais partir sur son premier terrain, chez les Indiens. Mais le jour où nous avons terminé de tout mettre au point, un mercredi après-midi, il s'est suicidé juste après mon départ. À son enterrement, au cimetière de Bagnaux, je marchais derrière le catafalque à côté de Lévi-Strauss. Et c'est là qu'il m'a dit : « Si je puis me permettre un conseil, en Amérique du Sud on a déjà beaucoup d'anthropologues, dans les Andes comme en Amazonie. Aujourd'hui, le paradis de l'anthropologie, c'est la Nouvelle-Guinée. » Je ne pouvais pas refuser. Je l'ai remercié et me suis mis à lire tout ce j'ai pu trouver sur cette région. Au début, je n'étais pas emballé, car je revenais du Mali où les gens et le pays sont très beaux, or les photos de la Nouvelle-Guinée dont je disposais étaient laides. Je trouvais les gens laids. Mais à la lecture, je me suis excité sur leurs systèmes de parenté, qui avaient l'air très compliqués. Il y a des gens qui s'excitent l'esprit avec n'importe quoi, moi c'était la parenté, j'ai fétichisé les systèmes de parenté, c'est le moyen que j'ai trouvé pour intérioriser le conseil de Lévi-Strauss.

Je n'avais pas fait d'études en ethnologie. J'avais une agrégation de philo, une licence de psycho et une licence de lettres. J'ai été

---

<sup>1</sup> Alfred Métraux (1902-1963), anthropologue français spécialiste de l'Amérique latine, Haïti et l'île de Pâques.

formé par mes lectures et puis, bien sûr, le contact avec un grand homme. On ne choisit pas son époque pour naître, on ne choisit pas vraiment non plus ses professeurs. On reçoit tout ça, et si on est honnête, on essaye de comprendre sans considérer que c'est définitif. Il faut être hyper-pragmatique en matière de théories : ne jamais s'accrocher et savoir abandonner quand ça ne marche pas.

Donc, j'ai dit oui à Lévi-Strauss, mais j'ai demandé de l'argent pour aller là-bas choisir moi-même la population sur laquelle j'allais travailler. Il a accepté. Roy Rappaport, Robert Glasse et d'autres collègues m'ont donné des noms de tribus de Nouvelle-Guinée qui n'avaient encore jamais été étudiées, et je suis parti<sup>1</sup>. Finalement j'ai choisi les Baruya, qui n'étaient pas sur ma liste.

Il est important de rappeler que les choix cruciaux d'une vie d'anthropologue sont le plus souvent le fruit du hasard. Et c'est une bonne chose – même si ça fait très bien d'avoir été en Nouvelle-Guinée –, parce que toute société en vaut une autre.

SC – Tu es parti en famille, ce qui est plutôt inhabituel.

MG – Non, je suis d'abord parti seul. Ma femme et nos deux enfants m'ont rejoint huit mois plus tard. Tu insistes sur le fait que l'anthropologue est seul sur son terrain, mais ce n'est pas toujours le cas. Ma femme est tout de même restée presque un an avec moi en Nouvelle-Guinée, après elle est partie, elle ne supportait plus. Les Baruya entraient chez nous, dans notre chambre, comme dans un moulin, elle voulait que je les en dissuade mais c'était difficile. Il faut dire que j'avais confectionné un lit à deux places, avec du bois. Alors ils venaient voir ce Blanc couché à côté d'une femme. Chez eux, l'homme ne se couche pas à côté de sa femme, c'est impensable. C'était un vrai spectacle pour eux, ça les faisait rigoler.

---

<sup>1</sup> Roy Rappaport (1926-1997) et Robert M. Glasse (1930-1993), anthropologues américains spécialistes de la Nouvelle-Guinée.

Quand on est seul, c'est différent, il faut se débrouiller pour résoudre les problèmes matériels, et là aussi on apprend. J'avais une lampe à pétrole qui m'obligeait à pomper pour y voir clair, alors je pompais et je recopiais mes fiches, je dessinais mes schémas de parenté, mes jardins, etc. Les Baruya venaient me voir, ils me regardaient. Je travaillais comme ça jusqu'à minuit, après j'allais dormir et le matin, à sept heures, j'étais debout. Mais le soir, j'avais souvent plein de gens autour de moi, ils restaient à fumer jusqu'à onze heures, par là. Moi, j'avais mes cigarettes, eux fumaient du tabac vert dans des pipes spéciales. Celles des femmes étaient un simple bambou, avec petit foyer, sans aucune décoration, mais celles des hommes étaient très belles parce que, sur tout le corps de la pipe, des vagins étaient dessinés. Ils fumaient des vagins, en quelque sorte. Et au milieu des vagins, courait un serpent, le même symbole que dans la Bible! Les femmes n'avaient évidemment pas le droit d'y toucher.

On n'est jamais seul de toute façon, il y a toujours les autres autour. Quand j'essayais d'écrire à ma table, une femme posant ses beaux seins sur mon épaule droite, et une autre sur mon épaule gauche, penchées pour regarder ce que je faisais, c'était parfois gênant, d'autant qu'on ne pouvait pas aller plus loin, ni d'un côté ni de l'autre. Elles me disaient : « Maurice, on voudrait bien... mais si on le faisait, on serait décapitées, et toi aussi. » Évidemment, ça aide à garder son sang-froid. Maintenant c'est fini, les femmes portent des corsages que leur vendent les missionnaires. Mais à mon époque elles ne portaient qu'un pagne.

SC – Tu arrivais à écrire quand même ?

MG – Non, j'écrivais plus tard, parce que là, c'était perturbant. Je me souviens avoir reçu une lettre d'Althusser sur le terrain, il écrivait : « Qu'est-ce que tu dois être seul!! » Je lui ai répondu : « Détrompe-toi! Je suis avec des centaines de Baruya toute la journée, il y en a dix qui sont là dans ma chambre, quand je me couche, ils sont là, quand je vais aux toilettes, ils sont là... Je

pages non consultables

© 2011 Les Editions Thierry Marchaisse. Tous droits réservés.

## TABLE DES MATIÈRES

### LES NON-DITS DE L'ANTHROPOLOGIE

Préface	7
Introduction	13
De l'enseignement	19
De la rencontre	37
De la relation	63
Le non-dit à soi-même	81
De la méthode	95
Du discours	119
Perspective	135
<i>Photographies de terrain</i>	142
DIALOGUE AVEC MAURICE GODELIER	153
<i>Bibliographie</i>	181





## AUX MÊMES ÉDITIONS

Sophie Caratini  
*La fille du chasseur*

Jean-Marie Schaeffer  
*Petite écologie des études littéraires. Pourquoi et comment étudier la littérature?*

Michel Winock  
*L'effet de génération. Une brève histoire des intellectuels français*

Louis de Mailly  
*Les aventures des trois princes de Serendip*  
suivi de  
*Voyage en sérendipité*  
par Dominique Goy-Blanquet, Marie-Anne Paveau, Aude Volpilhac

André Agard  
*Un lézard dans le jardin*

Philip Larkin  
*Une fille en hiver*  
Roman traduit de l'anglais par Dominique Goy-Blanquet et Guy Le Gaufey

*La vie avec un trou dedans*  
Poèmes choisis et traduits de l'anglais par Guy Le Gaufey, avec la collaboration de Denis Hirson. Édition bilingue

Éric Garnier  
*L'homoparentalité en France. La bataille des nouvelles familles*

Bertrand Longuespé  
*Le temps de rêver est bien court*

Impression CPI Firmin-Didot  
au Mesnil-sur-l'Estrée.  
Numéro d'impression : 114268.  
Dépôt légal : septembre 2012.  
Imprimé en France.